

En 2023, la Bibliothèque de Sotteville-sur-Mer vous a proposé

**Artisans et Commerçants,
passeurs d'histoires de notre village**

Un très grand merci à toutes les personnes qui ont permis la réalisation de l'exposition, du parcours-promenade et de ce livret.



Photo de Jens F. Meyer

Bibliothèque A.B.C (Association Bibliothèque et Culture)

02.35.57.00.12 - bibliosotteville@wanadoo.fr - <http://bibliosotteville.jimdo.com> - Facebook accessible à partir de la page d'accueil du site

Les trois épiceries dans les années 1960

M.C : *Moi, je me souviens des odeurs de ces trois épiceries, un mélange d'épices, de café, de fruits, de pastis et de cuisine...*

Et la clochette accrochée aux portes d'entrée qui tintait quand on ouvrait la porte, elle résonne dans ma tête... Cling !

Le sourire de Claudine et de Fernand, la gentillesse de Charlot et la disponibilité de Mme Ridel qui faisait tout à la fois.

Toutes ces épiceries café tabac, étaient le lien des habitants et des touristes, on trouvait de tout, même l'improbable. Chez Claudine et Fernand on goûtait même les fruits.

ÉPICERIE LEMERCIER

Place de la Libération
au carrefour

L'épicerie de Mme et M. Cyrille Lemerrier était située entre l'épicerie-pension de famille « Vallet » et le carrefour actuel.

Ils ont dû déménager quand leur propriétaire a voulu récupérer la maison.

Pendant qu'ils faisaient construire leur nouvelle épicerie en 1924, reprise ensuite par les familles Gaze puis Dujardin, ils se sont momentanément installés dans la ferme de Camille Simon, juste en face.

Une partie de l'ancienne épicerie a été détruite, ainsi qu'une partie de la grande maison située en face, quand la route menant à Veules a été construite à la fin des années 1950.

On trouve encore des cartes postales de Sotteville avec leur nom d'« éditeur ».



ÉPICERIE

rue Jean Antheaume



Claudine



Fernand

(1) Mme et M. Lemerrier (voir page précédente)

(2) Mme et M. Bertin en 1947.

J.P.L : *Lui avait toujours son béret basque et son mégot au coin de la bouche. Elle, c'était une petite bonne femme toute frisée.*

(3) Mme et M. Gaze

(4) Claudine et Fernand Dujardin

FM : *Quand on allait à l'école à 13h30, on passait acheter un bonbon car maman nous avait donné 10c. Mme Gaze, la maman de Claudine, se levait de table pour nous servir.*

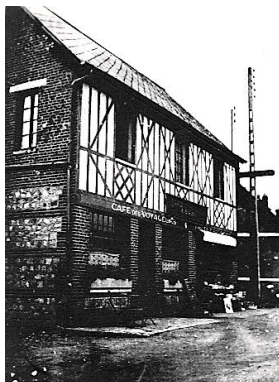
HC : *Quant aux melons, il fallait que ce soit Mme Savary, la tante de Claudine, qui les choisisse.*

HB : *Après le café, il y avait une petite pièce avec quelques tables ; on allait y manger en famille. Et un billard aussi...*

X : *Chez Claudine on vendait de TOUT. Fernand qui portait le charbon chez ses clients avait toujours la figure noire.*

MC : *J'ai gardé le souvenir de l'ancienne épicerie qui ressemblait à un véritable capharnaüm. Elle proposait pêle-mêle des petits suisses par six dans des boîtes en carton, des conserves, des produits d'entretien, des petites pâtes de brie dans leurs boîtes carrées, des parts de gruyère que Claudine emballait dans du papier journal, des légumes, des chaussons et, l'été, des sandales de plage et des petits seaux pour les enfants, des pousseurs pour les estivants, etc... La boutique était remplie jusqu'au plafond. Plusieurs fois par an, ma mère faisait une commande aux différentes épicerie et Fernand venait livrer les produits à la maison. Il livrait aussi le charbon et portait sur son dos de grands sacs de jute remplis de « boulet » ou d'« anthracite », selon la demande.*

On trouve encore des cartes postales de Sotteville avec le nom d'« éditeur » Lemerrier.



Claudine et son fils



ÉPICERIE VALLET

Place de la
Libération

face
à l'ancienne mare



Charles Vallet, dit Charlot



Photographie de Raymond Depardon,
photographe français (1942/...)



P.P (né en 1946) : *On a mangé là le jour de notre conseil de révision ; c'était bon ! (Alain Petit, Jean-Pierre Boust, Gérard Blondel, Pierre Paumier, Jean-Louis Guédin, Patrick Blondel, Alain Leprest, Georges Maillard, Jean-Claude Bazire, Michel Beaufour).*

Avant c'était le père, Charles Vallet (1885, Sotteville) et sa femme Marie (1890, Dieppe). Lui, il portait toujours un col de chemise empesé et posait son crayon de bois derrière son oreille.

Il avait un pressoir sur roues et un cheval qui tirait les trois carrioles : le pressoir, le broyeur manuel, les cuves en bois. Il allait de maison en maison. Le cheval n'était pas trop gras comme le père Vallet.

Il laissait son cheval manger l'herbe près de la mare.

H.C : *Il allait chercher les bagages à la gare de Saint-Pierre-le-Viger pour les estivants qui arrivaient en vacances ; eux, revenaient à pied.*

J.P.L : *Il faisait aussi pension de famille. Son enseigne c'était : « Mieux vaut boire ici qu'en face ! » (la mare)*

I.B : *Pendant la guerre, il a conduit les Allemands à Dieppe pour la désinfection avec Hélié Antheaume. Hélié Antheaume et son charretier transportaient les soldats dans le chariot tiré par les chevaux. Charles Vallet avait sa voiture avec les officiers. Dans la plaine d'Ouville, Hélié Antheaume arrête son chariot et va voir Charles Vallet lui demandant si tout allait bien. « J'ai du mal à vous suivre ! » lui a répondu Charles Vallet !!*

M.C : *Dans les années 1950, la façade de l'épicerie, juste en face de la mare et de la fontaine, était peinte en vert, la porte était vitrée et, en entrant, il y avait un vieux comptoir en bois sombre. L'épicerie me faisait l'effet d'une caverne où on trouvait des tas de choses. Mme Vallet vendait aussi de petits joujoux, et je me souviens d'avoir réclamé une fois une minuscule poupée dans un petit lit rose en plastique.*

X.X : *Pour rentrer à Rouen, on prenait le car devant chez Vallet à 6h30. On arrivait à la gare routière à 9h30.*

M.C : *Dans les années 1970, c'étaient Jeannette et Charles (Charlot) Vallet qui s'occupaient de l'épicerie. Des campeurs venaient l'été dans la cour derrière l'épicerie.*

On trouve encore des cartes postales de Sotteville avec leur nom d'« éditeurs ».



ÉPICERIE
Place de la
Libération
près
de l'église

(1) Adrienne (1894, Sotteville) et Jules Blanchard (1890, Fontaine) ont succédé à Gabrielle Lange (1863, Sotteville), la mère d'Adrienne.

(2) Mme et M. Dumontier

(3) André Langlois avec sa femme Madeleine

(4) Yvonne et Maurice Ridel

J.P.L : *André Langlois avait son atelier de réparation de cycles au bout de la bâtisse avant qu'il ne s'installe au Bout de bas. Elle, elle portait toujours des sabots de bois.*

Le pavé de l'épicerie était toujours très rouge, bien frotté ; c'était pareil du temps des Ridel.

Quand il rentrait, il disait toujours à sa femme « Qu'est-ce que tu m'as fait à manger ? » et elle lui faisait toujours des plats en sauce car il adorait ça.

Du temps d'Yvonne et Maurice Ridel, on pouvait arriver avec sa pêche, elle la cuisait pour nous et on la mangeait sur place. Mais elle faisait aussi des repas.

Pour l'essence, c'étaient 5 litres à la fois et ça coûtait 51c le litre. Quand on ne savait pas combien il en manquait dans le réservoir, on avait une jauge qu'on glissait dedans pour vérifier. Pendant la distribution, on pouvait observer le niveau de l'essence qui montait et descendait dans la colonne jaune.

M.J.F: *Quand mon père et mon oncle reconstruisaient notre maison après-guerre, ils allaient de temps en temps boire un pastis chez Mme Langlois et ils m'emmenaient quelquefois avec eux. Mme Langlois me donnait toujours un petit bonbon à l'anis et je m'en souviens bien parce qu'elle avait toujours un pull de la même couleur.*

H.C : *Madame Ridel, elle vendait du tabac à chiquer pour les anciens combattants de 14/18 qui avaient pris cette habitude dans les tranchées. C'est là que j'allais en chercher pour mon grand-père.*

M.C : *Du temps des Langlois et des Ridel, on venait là pour téléphoner jour et nuit. On pouvait les déranger en cas d'urgence pour appeler le médecin la nuit. Madeleine puis après Yvonne faisaient le numéro et on entendait le cadran tourner. La « cabine » était dans la pièce du fond après l'arche. Ce service a disparu quand la cabine téléphonique a été installée sur le trottoir sur la route de Saint-Aubin.*

M.C : *L'épicerie Ridel faisait aussi bureau de tabac. Elle avait deux entrées. L'une donnait accès à une salle avec le téléphone ; l'autre, au fond, à l'épicerie, aménagée à l'ancienne, avec des meubles en bois ciré, à tiroirs. Un magnifique comptoir trônait au milieu de l'épicerie. Il était vitré sur le dessus et comportait des casiers avec les timbres. Derrière, se trouvaient des étagères vitrées avec les paquets de cigarettes, de cigares, et de tabac à pipe. Tout était très bien rangé.*

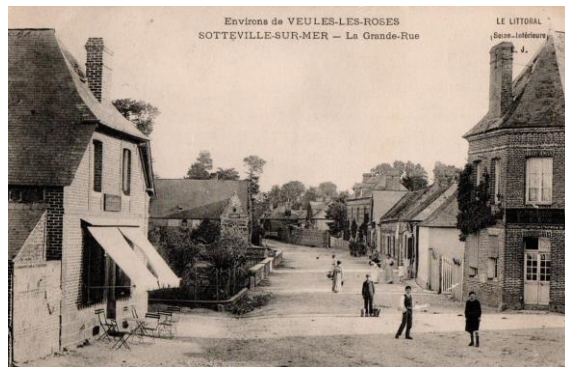
B.M : *Mon grand-père était président du Comité des Fêtes. Il organisait des courses cyclistes dans le village. Après*

les Ridel, en 1977, c'est Yves Leclerc qui a repris l'épicerie et après, c'est devenu un restaurant.

F.M : *Quand on attendait le car du collège l'hiver et qu'il y avait de la neige ou du verglas, on ne savait pas s'il allait passer ou non. Alors, gentiment, Mme Ridel nous faisait entrer pour attendre au chaud.*

Quand il nous manquait quelque chose à la maison et qu'on en avait absolument besoin (sucre pour les confitures) et si c'était lundi, on allait à l'épicerie Ridel qui était la seule ouverte ce jour-là hors saison.

On trouve encore des cartes postales de Sotteville avec le nom d'« éditeur » Blanchard.



BOUCHERIE

Rue Jean
Antheaume



L'emplacement de la boucherie
il y a fort longtemps

Bien avant ces trois commerçants, la boucherie se trouvait au carrefour du Camping actuel, dans le bâtiment à colombages qui longe la route, à droite quand on va vers la Croix Boulet.

(1) Roland Anquetin, le frère de Gilbert Anquetin charcutier à La Chapelle-sur-Dun

J.P.L : *Quand un client lui disait : « Y'a des os dans ta viande ! », il répondait : « T'as qu'à dire aux agriculteurs qu'ils mettent la vache au mâle escargot ! ».*

I.B : *Tante Madeleine m'envoyait acheter son bifteck. Je me rappelle le grand frigo avec sa porte en bois.*

(2) Mme et M. Marcel Bertin né en 1918 à Sotteville ; il est le frère de Louis Bertin, forgeron, de Julien Bertin, menuisier/charron et d'Elise Cornier, l'épouse du matelassier ; il était garçon-boucher chez les Anquetin en 1936 (inscription sur le recensement).

(3) Suzanne et Henri Levasseur arrivent en 1948

J.P.L : *Une fois par semaine, il y avait du sang sur la route quand il abattait une bête. L'été, il y avait toujours une trentaine de personnes qui venaient assister à l'abattage.*

Tous les lundis matin il partait avec des bêtes à la Villette pour les vendre (en compagnie du boucher de Saint-Valery-en-Caux, Pierre Voisin, et de Fernand Gouel).

Mme Levasseur était levée tous les jours à 6h, une femme travailleuse et leur viande était excellente !

Henri Levasseur faisait ses tournées en camion sur Veules et Saint-Aubin (avec en plus, la succursale d'été à Saint-Aubin) et au camping du Mesnil en 1968.

M.C : *En entrant dans la boutique, on se trouvait face à un comptoir de bois ciré, bien entretenu. A gauche, se trouvaient deux étals, un de chaque côté d'une porte. Celui du fond servait à débiter les gros morceaux. Il y avait aussi la machine à trancher et la balance. Madame Levasseur, très aimable, servait les clients. Elle savait découper les steaks, rôtis et côtelettes, qu'elle sortait de grands frigos, en face de l'étal du fond.*

F.M : *On dit Suzanne Levasseur mais en fait, son prénom, c'était Cécile !*

A la retraite de Mme Levasseur, le nouveau boucher, Antoine Roulland, s'est installé dans un local récemment construit sur la place, aujourd'hui l'épicerie, La Maison Dujardin



Madame Levasseur



Monsieur Levasseur partant à la Villette et devant la vitrine de Saint-Aubin



Madame Levasseur, le commis boucher
et Jeannine Lappel, son employée



ÉPICERIE CORDONNERIE

Rue de Frimousse



L'épicerie de Raymonde et Louis Piednoël était installée dans le quartier de Frimousse. Avant les Piednoël, c'était Augustine Pain née en 1880 à Lindebeuf (recensement 1936). Sur les recensements de 1906 et 1911, l'épicière est Berthe-Eugénie Pesquet (1861 Le Havre), épouse Manneville. Sur le recensement de 1921, c'est Juliette Pâté, née en 1887 à Sotteville qui est devenue épicière (leur nièce ?).

J.P.L : *Les Piednoël avaient quatre enfants : Louis, Rémi, Liliane et Jacky.*

Pour entrer dans l'épicerie, il fallait descendre des marches. La vitrine de la cordonnerie était en bord de route.

Le café, qui faisait un peu de restauration, était dans le jardin face à la maison et a été démoli ; ça faisait de l'ombre !

M.C : *L'échoppe était enfouie sous la verdure et, pour y pénétrer, il fallait descendre quelques marches. Elle était sombre et parsemée de bouts de vieux cuir et d'outils.*

I.B : *J'avais droit à un bonbon en plus des courses que je faisais pour les parents. On apportait aussi nos chaussures à réparer.*

Gaston Grognet habitait dans une maison située actuellement « Rue de la cordonnerie ».

Il était né en 1885 à Saint-Aubin et sa femme, Marie Grognet, en 1879 à Assigny. (recensement 1936)

P.G : *Son atelier se trouvait au bout de la maison, à droite.*

R.V : *On lui apportait toujours nos chaussures à réparer (années 50). Il travaillait aussi à la ferme en face, chez Emile Dujardin.*

J.P.L : *Il est mort centenaire !*

CORDONNERIE

Rue de la
Cordonnerie



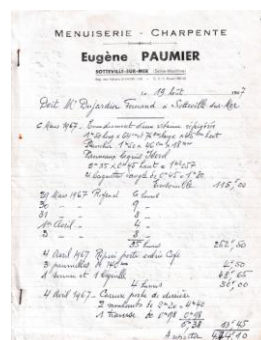
Des représentants de la mairie de Sotteville sont venus à la maison de retraite de Luneray fêter les 101 ans de G.Grognet.

P.P : *C'est mon père, Eugène Paumier, qui fabriquait les cercueils. Mon frère disait « S'il est trop lourd, on fera deux voyages ! »*

P.P : *Parmi ses outils, il y avait un marteau et deux pinces qui venaient de l'épave du Cérons (bateau patrouilleur français échoué devant Veules lors de la Bataille de Saint-Valery en juin 40).*

MENUISERIE

Rue
du Bout de Bas



MENUISERIE CHARRONNAGE

Rue
de Frimousse



A.M.B : *Julien Bertin a tout d'abord exercé dans la partie gauche de la maison de ses parents, rue Frimousse puis, quand son frère Louis est venu habiter la maison pour y installer sa forge, il a acheté le terrain en face et y a construit son atelier (1960/1965).*

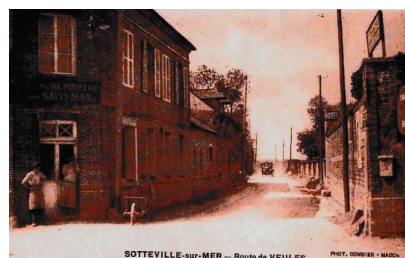
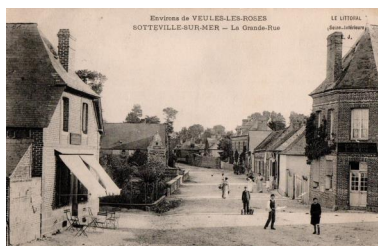
Recensement 1936 : Julien Bertin (1911, Sotteville) était charron chez son père Joseph (1869, Blosseville).



M.C : *L'atelier du menuisier faisait face à celui du forgeron, dans les années 60. Il était situé sur la droite, et précédé d'abris où le bois séchait. C'était le royaume des machines bruyantes et des établis pleins d'outils. Quand mon oncle Julien maniait le rabot, de longs copeaux clairs s'échappaient du bois et tombaient sur le sol, où la sciure s'amoncelait. J'aimais l'odeur forte et saine de la sciure, j'aimais la saisir à pleines poignées et je m'y vautrais parfois, malgré les petits morceaux qui restaient accrochés à mes vêtements.*

BOULANGERIE

Au coin de la
Route de Veules
et de la Place
de la Libération



(1) Robert Saint Sans né en 1902 ou 1908 selon les recensements. il est recensé comme boulanger en 1936. Il est le fils d'Ernest Saint Sans (1867 Sotteville) et de Victorine Saint Sans (1865 Dieppe), boulangers sur la Place aux recensements de 1906, 1911 et 1921.

P.P : *Il faisait les tournées à Angiens, Veules, Saint-Aubin, La Chapelle, Manneville et Blosseville*

J.P.L : *Il élevait des cochons dans un terrain chemin de l'aumône ; il les nourrissait avec les restes de la boulangerie et du grugeon.*

I.B : *On achetait du pain de 4 livres deux fois par semaine pour les ouvriers de la ferme. Il faisait aussi des gâteaux mais on n'en n'achetait pas ; on ne se « gogaillait » pas à l'époque ! Quand je suis allée à Blosseville après mon mariage, Robert Saint Sans m'a dit : « Tu m'prendras du pain ».*

(2) Mme et M. Seclet

(3) Mme et M. Dutot

(4) Mme et M. Jean-Paul Dujardin jusqu'en 1978

(5) Joëlle et Régis Lenoir

(6) Christelle et Sébastien Henry

(7) Anaïs Jarry et Stéphane Cahard

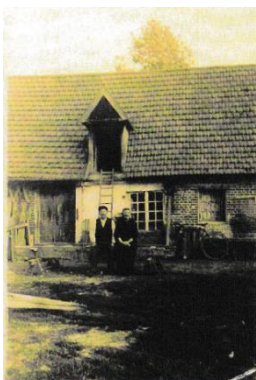
E.Sts : *La porte d'entrée a été changée de place par Régis Lenoir. Avant, elle était à l'angle, là où est la grande vitrine.*

M.C : *Quand on y pénétrait, on se trouvait face à un comptoir de bois qui me semblait très haut. A gauche, se trouvaient de grandes étagères métalliques où le pain était rangé. La vitrine se trouvait juste à gauche de l'entrée et présentait des gâteaux chaque jour, notamment des cornets à la crème, pâtisserie en voie de disparition. Les enfants venaient acheter, avec de la menue monnaie, des Carambars, des rouleaux de réglisse et des malabars. Dans les années 60-70, un distributeur de chewing-gums présentés dans de grosses boules se trouvait devant la boutique. Il fallait glisser une pièce et on obtenait sa sucrerie. Je crois qu'autrefois, la devanture était peinte en jaune pâle.*



FORGE MARÉCHAL- FERRANT

Rue de
Frimousse



Joseph et Bertin et sa femme

R.V : *Louis Bertin a été apprenti chez M. Havel au Bout de Haut puis, à la retraite de M. Havel, il a repris la forge. Mais le bâtiment appartenait à Mme et M. Havel qui voulaient le récupérer.*

A-M.B : *Quand il est parti habiter avec sa femme et sa fille la maison de ses parents, il a fait construire le bâtiment de la forge (1960).*

A-M.B : *Mon grand-père, Joseph Bertin, avait été charron à cet endroit, dans les premières années du siècle dernier. Il travaillait pour les cultivateurs à une époque où les transports se faisaient avec des charrettes tirées par des chevaux.*

JPL : *C'était l'homme le plus fort de Sotteville. Il soulevait une enclume avec un homme dessus !*

G.B : *Quand il donnait des claques dans le dos pour dire bonjour, il fallait faire attention... Sa poignée de main, c'était quelque chose !*

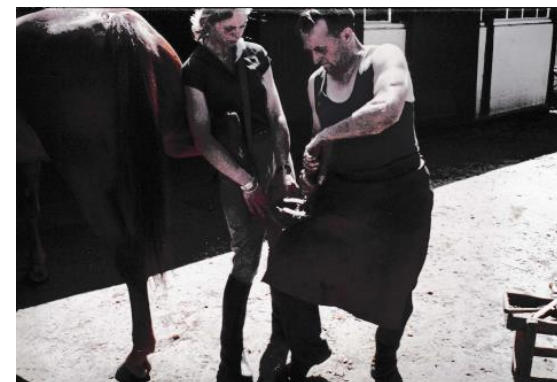
A-M.B : *Je me rappelle quand il coupait la queue des chevaux, c'était horrible, du sang partout, l'odeur de brûlé quand il posait l'anneau à cautériser. Ça s'est arrêté avec l'arrivée des tracteurs.*

M.C : *Sa force était légendaire au village. Il pouvait aussi soulever un cheval ! La forge se trouvait au fond de l'atelier et c'était très impressionnant de le voir tenir le fer au bout de longues tenailles sur les braises du foyer, le ressortir rougeoyant et le poser sur l'enclume où il le martelait à sa guise. Une fois l'opération terminée, il le trempait dans un seau d'eau d'où la vapeur s'échappait dans un grand chuintement. Le voir ferrer les chevaux était aussi un vrai spectacle, leur saisir et immobiliser la jambe et enfoncer les clous dans les sabots à grands coups de marteau.*

I.B : *Il réparait le matériel agricole. Son travail était admirable ; il avait des doigts d'or. Il a même réparé quelque chose de précieux dans notre famille.*



Julien Bertin, Louis Bertin



**MARCHAND
ET
REPARATEUR
DE VELOS,
SOLEX,
MOBYLETTES**
Rue
du Bout de Bas

R.V : *André Langlois a d'abord été installé au bout du restaurant La Valé normande (voir encart épicerie Ridel). Puis, il s'est installé au Bout de Bas, après l'église sur la droite.*

P.P : *La vitrine d'exposition était sur le pignon qui donnait sur la rue.*

Il portait toujours une salopette.

Il vendait mais surtout il réparait.

M.C : *L'atelier de cycles, dans les années 1950-1960, se trouvait rue du Bout de Bas, au bord de la route. Il sentait le métal et la graisse. Longtemps, il y a eu une vitrine où on pouvait admirer un choix de vélos.*

Anecdote de P.P : *A Sotteville, on appelait le solex un « dubroqua » parce que M. Dubroqua (qui habitait un peu plus loin au Bout de bas) avait plusieurs solex.*

A l'angle
de la Place
de la Libération
et de la rue
de Beaumont

**COIFFEUR
AMBULANT**

**MARCHANDE
DE FLEURS**



P.P : *Auguste Gouel, dit « Chocho », est né en 1899. Il est le frère de Louis et Fernand Gouel.*

Il coiffait uniquement les hommes.

Il exerçait dans la maison au tournant de la rue qui va à la mer, face aux grandes marches de l'église.

Ensuite, il s'est installé au bout de la maison des Sadoul au Bout de Haut.

R.V : *Il avait une jambe raide alors, comme il ne se déplaçait qu'à vélo, ça lui donnait une drôle d'allure qui nous faisait rire. Il allait aussi aider aux betteraves. Pour ne pas prendre son vélo, il prenait le car sur la place et le chauffeur l'arrêtait à la hauteur de la ferme d'Epineville.*

P.P : *A la Toussaint et aux Rameaux, Alice Bertin, la femme de Julien Bertin le menuisier-charron, s'installait dans la maison au tournant de la rue qui va à la mer, face aux grandes marches de l'église. Elle vendait des fleurs de circonstance.*

SALON DE COIFFURE
HOMMES/FEMMES
Rue Jean Antheaume

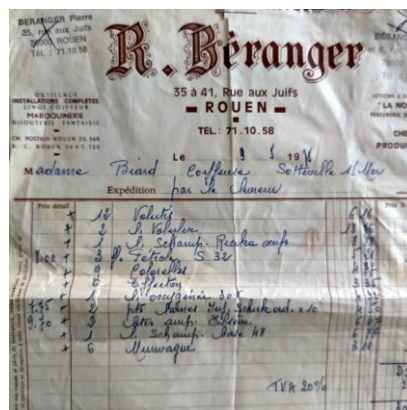
P.P : La boutique de Madame Legros a tout d'abord été rue de Beaumont, chez les Prioux dans la pièce du côté de la mer, puis au Bout de Haut, chez Mme Leroy, la pièce à droite de la maison. Ça, c'était avant qu'elle ne s'installe définitivement rue Jean Antheaume.

Avant, sa maison/boutique était une remise pour petit matériel agricole. Elle a donc dû attendre avant de s'installer à cette place.

Elle allait aussi chercher ses clientes, à Saint-Aubin par exemple.

Elle coiffait aussi bien les femmes que les hommes.

F.H : C'était à l'eau froide et, au début, elle faisait le lavage des cheveux avec une casserole.



BOURRELIER
Rue du Bout
de Bas

M.C : Honoré Raulin habitait au Bout de bas, une maison en bois.

P.P : On descendait l'escalier sur le côté pour aller dans son atelier.

J.P.L : Il tirait toujours la langue à droite quand il piquait dans le cuir. C'était lui qui était au guichet d'entrée du bal (Grange Capron, actuellement la salle La Bergerie) et quand il tamponnait le ticket, il tirait aussi la langue.

Il avait une étable juste derrière la maison et elle y est toujours, transformée en maison.

On venait le voir travailler avec sa grande aiguille et son « lignolet ».

I.B : Il savait sonner à trois cloches. C'est son fils, Michel, qui sonnait les cloches toutes les heures.

MATELASSIÈRE
Rue Jean Antheaume

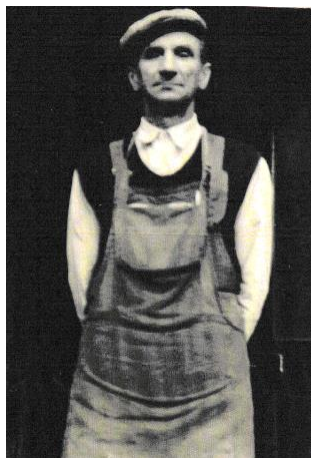
R.V : Germaine Gouel, c'était la sœur de Hélène His et de Mme Lapointe.

C'est la maison qui se trouve presque en face du camping.

J.P.L : Elle devait avoir pris cette activité à la retraite.

TAPISSIER MATELASSIER

Rue
du Bout de Bas



M.C : *Mon père, André Cornier, s'est installé comme tapissier-matelassier après la guerre. L'atelier était situé derrière la maison.*

La plupart du temps, les clients, souvent des estivants, lui amenaient leurs matelas ou fauteuils à recouvrir.

Fin années 1950 ou début années 60, il a pu retirer et livrer matelas et fauteuils chez les clients avec une 2CV. Les gens venaient d'abord se renseigner, éventuellement choisir un tissu, puis le travail de transformation commençait.

Le vieux fauteuil poussiéreux et défoncé ressortait habillé de beau tissu, de clous dorés ou de galon.

Tout le jour, se faisaient entendre les coups de marteau pour dégarnir le fauteuil, ou le regarnir avec pointes et clous.

L'atelier changeait de visage au gré des travaux en cours. On y entrait par la porte de l'arrière-cuisine et on se trouvait face à une cardeuse électrique. Quand il l'utilisait, la pièce était remplie de poussière qui pouvait former un brouillard épais. Une montagne de laine neigeuse s'était formée, qu'il déplaçait au milieu de la pièce sur une grande toile. Il montait ensuite des tréteaux en carré, reliés par des cordes, clouait le coutil dans les coins et commençait le montage et le garnissage du matelas. Une fois la laine bien répartie sur la toile, il fallait en coudre solidement les bords au point de surjet, avec du gros fil de lin. La dernière étape consistait à former les bourrelets, à l'aide d'une aiguille courbe, et à maintenir le tout avec des pompons de coton et une très longue aiguille.

Quand il faisait des fauteuils, il s'installait à l'entrée de l'atelier, sur une chaise basse, pour le dégarnissage, et il montait, pour regarnir, un petit établi sur des tréteaux, au milieu de la pièce.

Dans le fond de l'atelier, des tas de crin, d'étope, de ouate, s'étagaient presque jusqu'au plafond, en attendant leur utilisation.

Une odeur forte, saine et végétale s'en dégagait. Il collait les galons avec une colle à base d'arêtes de poisson, qu'il faisait réchauffer dans un pot électrique. En se réchauffant, la colle dégagait là encore une douce odeur marine entêtante...

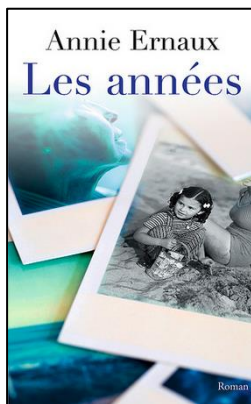
Il fallait faire attention à ses pieds quand on traversait l'atelier, à cause des pointes oubliées...

Parfois, arrivait une commande de rideaux et couvre-lits. L'espace était soigneusement débarrassé de toute poussière et le grand établi entrait en scène, prenait presque toute la place. Ma mère, Elise, intervenait alors, pour la couture, comme elle le faisait habituellement quand on avait besoin de coutures, de raccords de tissu, de passepoils, de coussins... Le ronronnement de la machine à coudre électrique se faisait souvent entendre. Il était passionné de pêche à pied.

I.B : *Mon lit, c'est toujours le matelas de M. Cornier.*

CORDIER

Lieu d'habitation
inconnu



M.C : *D'après les renseignements fournis par Annie Ernaux, Prix Nobel de Littérature 2022, son oncle s'appelait André Duménil. Sa maison, faisait l'angle avec une autre habitée par « la mère Pain ». Elle est venue en 1948 et 1949, et son oncle a dû quitter le village vers 1950.*

Extrait de : Annie Ernaux. « *Les années* », Gallimard, 2008. pp.34-35

« La photo, en noir et blanc d'une petite fille en maillot de bain foncé, sur une plage de galets. En fond, des falaises. Elle est assise sur un rocher plat, ses jambes robustes étendues bien droites devant elle, les bras en appui sur le rocher, les yeux fermés, la tête légèrement penchée, souriant.

Une épaisse natte brune ramenée par-devant, l'autre laissée dans le dos. Tout révèle le désir de poser comme les stars de Cinémondie ou la publicité d'Ambre Solaire, d'échapper à son corps humiliant et sans importance de petite fille. Les cuisses, plus claires, ainsi que le haut des bras, dessinent la forme d'une robe et indiquent le caractère exceptionnel, pour cette enfant, d'un séjour ou d'une sortie à la mer. La plage est déserte. Au dos : août 1949, Sotteville-sur-Mer.

Elle va avoir neuf ans. Elle est en vacances avec son père chez un oncle et une tante, des artisans qui fabriquent des cordes. »

TAILLEUR

Lieu d'habitation
inconnu

M.C : *En 1923, Augustin Hélicher, tailleur, et son épouse Esther ont appris à coudre à ma mère.*

Augustin Hélicher est né en 1869 à Veules-les-roses (recensement 1906)

H.C : *D'après les recensements des Archives Départementales, ils habitaient quartier de la Mairie, Place de la République.*

COUTURIÈRE

Rue du Bout
de Haut

J.P.L : *La maison de Marie et Louis Capet avait été rasée pendant la guerre. Ils ont donc emménagé dans une maison neuve, reconstruction dommages de guerre, située au Bout de Haut.*

Avant de se marier, Mlle Lhuillier (1896, Dieppe) avait sa boutique dans le bâtiment le long de la route dans le Camping actuel. On trouve son nom et sa fonction, rue du Bout de Haut sur le recensement de 1936.

Lui, portait toujours une casquette bleu marine et de petites lunettes.

COUTURIÈRE

Rue du Bout
de Bas

P.P : *Marie Boulier avait sa maison dans le 1^{er} chemin à gauche au Bout de Bas, en allant vers la mer.*

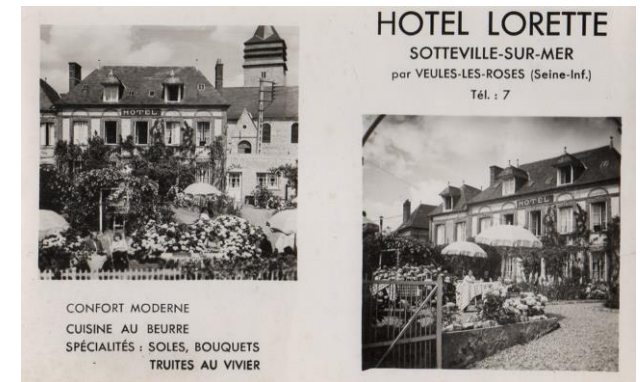
On trouve son nom et sa fonction sur le recensement de 1936 (née Voisin en 1892 à Sotteville)

Elle était mariée à Joseph Boulier, marchand de légumes de son jardin. Il était aussi taupier et vendait les taupes au marchand de peaux de lapin.

C'est chez Marie Boulier que la bouchère faisait apporter les vêtements à réparer.

HÔTEL

A l'angle de la Route de Veules
et de la Place de la Libération



1. En 1911, l'établissement appartenait à Pierre Zabel (1844 Sarreguemines) et Jenny Zabel (1854 Arpajon) - recensements 1911 et 1921
2. Mme et M Dutrillot
3. Mme et M Jean-Claude Lorette

P.P : « La Maroussia », c'était l'annexe route de Veules. Il y avait une salle de jeux pour les enfants des vacanciers quand il faisait mauvais temps l'été.

F.M : Il y avait un grand aquarium à truites au coin quand on entrait par l'ancienne entrée sur la route de Veules. Les enfants passaient par là en allant à l'école pour voir les truites

4. Maison Moise
5. Maison Dupré
6. Maison Lamour
7. Maison Simon

HORLOGER RHABILLEUR

Rue Jean
Antheaume



Paul et Jeanne à Bacqueville
avec leur fils aîné

Recensements 1911, 1921 et 1936 : Horloger, bijoutier, rhabilleur - Dumuguet Ernest (1877 Omonville) et Dumuguet Jeanne née Dépinay (1884 Rouen)

D.T et C.T : *Emile Paul Dumuguet a fait ses études d'horloger à Saint-Nicolas-d'Aliermont puis s'est installé à Bacqueville avec sa femme.*

Ensuite, il est venu à Sotteville où il a changé plusieurs fois d'emplacement (maison Doudou Catel, maison Néel ?) avant de s'installer définitivement dans la maison du Camping.

Son atelier donnait sur la route et il travaillait près de la fenêtre de gauche. On le voyait quand on passait dans la rue.

Dans les années 20, il faisait la préparation militaire des jeunes sottevillais car auparavant, il avait eu une carrière de militaire (infirmier en Chine, 1^{ère} guerre mondiale). Il a été aussi président des Anciens Combattants jusqu'à sa mort en 1945.

Il allait chez ses clients à vélo pour réparer les horloges sur place. Il s'occupait aussi de celles des églises et des châteaux.

A sa mort, sa femme a quitté la maison du camping pour s'acheter une petite maison rue des Anciens Réservoirs.

I.B : *Il a réparé la pendule de chez mes parents.*



Paul et Jeanne avec leur famille
devant la maison du camping



Entreprise FLAHAUT

Rue de Beaumont



1.	Héloïse Maurice	Craillères
2.	Dumont Bernard	Poidroux
3.	Blondel Anne	Craillères
4.	Blondel Henriette	Arrochaye
5.	Dupon Antoinette	Envalaise
6.	Dumont Denise	Suddeux
7.	S' Sans Thérèse	Envalaise
8.	S' Sans Paulette	Arrochaye
9.	S' Sans Françoise	Sevante
10.	Taillan Gilberte	Arrochaye

Paie du 4/7/49 au 11/7/49

M-J.F : De juillet 1949 à mai 1954

Activité industrielle : fabrique, vente de toiles et papiers abrasifs.

En mai 1954, devant la baisse de rentabilité de la production, mon père, Hubert Flahaut, a décidé d'interrompre cette activité pour la moderniser entre juin 1954 à début 1960 mais vu la situation déclinante du marché des abrasifs, il a abandonné et cessé définitivement l'activité.

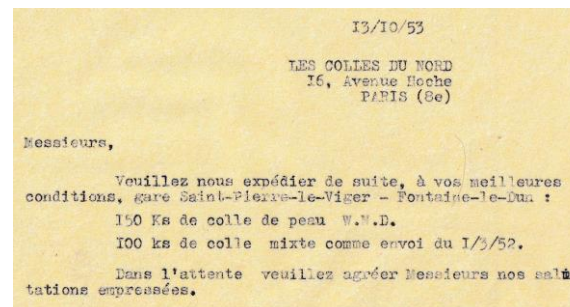
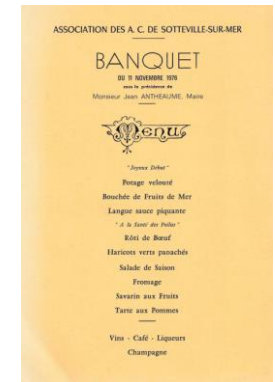
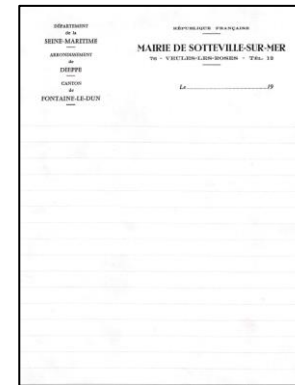
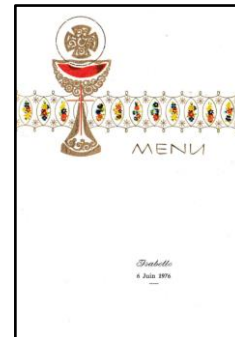
De 1961 à 1964

Le bâtiment a été loué pour une autre activité industrielle : Ets LEGRAND « Luminor » .

Cette entreprise fabriquait des articles de lumisterie (abat-jour – carcasses). Les ouvriers venaient de Rainfrville et s'occupaient des soudures. Les femmes de Sotteville travaillaient à domicile et habillaient les carcasses d'abat-jour.

De 1970 à 1977

Nouvelle activité artisanale mais qu'il assurait seul : imprimerie typographique avec des travaux de ville (faire-part, menus...) et des travaux commerciaux (facturier, carte de fidélité...)



VENDEUR AMBULANT DE CAFÉ



P.P : *Adrien Anquetil, dit « Caïffa », vendait du café en vrac dans des sacs dans sa petite remorque, allant de maison en maison (1910 ?). Il donnait des points et avec ça, on pouvait avoir de la vaisselle.*

Il a aussi été fossoyeur et chaumier. Sa tombe est près des petites marches de l'église.

Recensement 1936 : Anquetil Adrien (1902 Manneville), Couvreur chaumeur

En savoir plus sur le « Caïffa »

Ce nom désigne un vendeur ambulant de café. Cette entreprise est fondée par un certain M. Cohen, modeste torréfacteur parisien, à la fin du XIXe siècle.

On raconte qu'il a su saisir une opportunité pour démarrer son affaire en achetant à très bas coût une cargaison de café, quasiment noyée pendant une traversée. Après avoir fait sécher puis griller le café, il l'aurait vendue en le confiant à de petits colporteurs. Après avoir ouvert des boutiques partout dans le pays, l'entrepreneur a mis en place un véritable réseau de distribution pour vendre sa marchandise, jusque dans les villages les plus reculés.

Ses vendeurs se déplaçaient de ferme en ferme avec une petite carriole en bois à trois roues.

Le vendeur de café criait « Caïffa ! Caïffa ! » et les gens accouraient lui acheter la précieuse marchandise, ainsi que des produits d'alimentation ou de mercerie.

A Ploërmel, les petites annonces du journal local du 10 avril 1910 attestent de son existence :

On demande de suite pour faire des livraisons en campagne, des hommes de 25 à 35 ans.

Place de bon rapport.

S'adresser au Planteur de Caïffa - rue Beaumanoir.

Pour fidéliser la clientèle, un système de primes aux bons clients fut mis en place : l'acheteur est invité à coller des timbres sur un petit carnet qui, une fois complet, donne droit à un cadeau.

MARCHAND DE PEAUX DE LAPINS	Petits métiers dans les années 1960	XX : « <i>Peau d'lapin Peau</i> »... « <i>Si t'es pas sage, il te prendra dans son grand sac !</i> ». C'est ce qu'on racontait aux enfants pas sages !
REMOULEUR		XX : <i>Je me souviens de M. Lenoir, il venait d'un village d'à côté. Il achetait aussi les taupes du taupier.</i>
VENDEUSE DE VIGNOTS		M.C : Elle s'appelait Octavie mais on l'appelait « Tavie ». Elle passait de temps à autre proposer des vignots, de porte en porte. Elle habitait une vieille bicoque à Veules puis dans un blockhaus à Saint-Aubin (années 1960)
RAMONEUR		M. C : <i>Il passait tous les ans à l'automne avec son hérisson. Il était toujours tout noir.</i>

POISSONNIER AMBULANT

- M. Ledet en 1956

M.C : *Il arrêta sa camionnette et stationnait devant M. Rolin, le bourellier, et les gens du quartier venaient acheter poisson et légumes. On pouvait lui faire des commandes. Il portait en bandoulière une grande bourse en cuir qui lui servait de caisse.*

- M. Lacoste

- Mme et M. Péquet qui vendaient aussi des légumes

BOUCHER AMBULANT

M.C : *M. Chatelet venait du Bourg Dun avec son triporteur qui avait un panier d'osier à l'avant (années 60).*

I.B : *Un jour, il est venu proposer ses services à la ferme, chemin des Anciens Réservoirs, mais il a mis ses deux mains sur les deux poteaux qui étaient pleins de peinture fraîche. On ne l'a jamais revu !*

APICULTEUR

Maurice Bénard a habité au Bout de Bas puis ans le quartier Frimousse.

P.P : *Il était aussi accordéoniste et a fait danser nos parents.*

CHARCUTIER AMBULANT

M-H.C : *Gilbert Anquetin, charcutier à La Chapelle-sur-Dun, faisait des tournées à Sotteville quand on avait appelé pour passer notre commande. C'était Jean-Claude, son ouvrier, qui venait livrer avec sa mobylette sur laquelle était accroché le panier dans lequel se trouvaient les commandes des clients.*

XX : *Son boudin noir mais aussi son boudin blanc, c'était le meilleur ! On disait : « Si t'as pas mangé du boudin Anquetin, t'as pas mangé de bon boudin ».*

XX : *Nous, on adorait son jambonneau...*

C.L : *Tous les mardis, il utilisait l'abattoir d'Henri Levasseur, le boucher de Sotteville, et tuait un cochon.*

MARCHAND DE VETEMENTS

Il allait de maison en maison dans son camion « BARBE BLEUE » qui est devenu « MAGASIN BLEU ».

PEINTRE

- Denis Lhernault, Bout de Haut

En bleu, les commerçants et artisans actuels

ELECTRICIEN

- Roger Langlois dit « La fusée », qui a dû cesser son activité dans les années 1975.
- [Éric Saint Sans, quartier Frimousse](#)

EBENISTE

- [Stéphane Pilet, rue Frimousse](#)

MAÇONS

- Henri Canu, dit « Bébert », à Frimousse
- Jean Berthereau, au Bout de Bas
- Fernand Boust, au Bout de Bas
- Jean-Luc Canu, rue Jean Antheaume
- [Aurélien Vallet, au Bout de Bas](#)

PAYSAGISTES

Entretien de jardin

- Etablissement Claude Jacques, Route de Veules
- [Etablissement Fabrice Changarnier, Bout de Haut](#)
- [Etablissement Jean-Baptiste Blondel, rue de l'Argant](#)

[Patrice et Sébastien Lourenço](#), *Le Bistrot cauchois* (ex-café/épicerie Vallet)

[Valérie Mache](#), restaurant *La Valé normande* (ex-épicerie Ridel)

[Anaïs Jarry et Sébastien Cahard](#), boulangerie *La Malice* (toujours au même emplacement)

[Thiphaine Dujardin](#), Epicerie *Maison Dujardin* (ex-établissement Roulland, boucher sur la Place)

[Céline Pottier et Cyrille Dendeleux](#), Village Vacances *Le Pré marin* (ex-ferme Simon)

[Diana et Antoine Madelin](#), Camping *Les Pommiers* (ex-établissement Dumuguet, horloger)